Presse écrite FRA

LE FIGARO

Edition : **Du 19 au 20 avril 2025 P.14**
Famille du média : **PQN (Quotidiens nationaux)**
Périodicité : **Quotidienne**
Audience : **1664000**

Journaliste : **Eugénie Boilait**
Nombre de mots : **2142**

CHAMPS LIBRES

DÉBATS

« Quiconque se prétend religieux a le devoir de questionner son rapport à l'Écriture et à la terre »

PROPOS RECUEILLIS PAR
Eugénie Boilait

LE FIGARO. – Vous commencez votre ouvrage en évoquant une transmission familiale de la foi *« par le rite et par l'esprit critique »*. Pourquoi cette insistance ?

OLIVIER-THOMAS VENARD. – Pendant longtemps, j'ai trouvé pesant d'être né dans une famille où il y a des ecclésiastiques et des militaires à toutes les générations depuis la Révolution française… Heureusement, je suis le premier dominicain de toute la lignée – mon père me l'a fait remarquer, pendant mon noviciat : je ne suis donc pas totalement prédéterminé ! En vieillissant, je me suis rendu compte que c'était en réalité une bénédiction, particulièrement dans le monde explosé d'aujourd'hui. Et même une double bénédiction. Car il y avait d'un côté le « rite », c'est-à-dire la messe du dimanche, le bénédicité avant le repas, la prière en famille, où l'on demandait pardon, on rendait grâce au Seigneur, on priait aux intentions du monde… Loin d'enlever notre liberté intérieure, ça lui donnait un cadre pour se développer, tantôt en plein accord, tantôt en opposition, mais cela faisait partie du rythme de la maison et, tant que tu vivais sous ce toit, tu t'y conformais. De l'autre côté, l'intelligence accompagnait la vie religieuse : les parents titillaient constamment nos esprits pour qu'on cherche le sens de ces gestes et de ces paroles. Et puis le fait d'avoir des ecclésiastiques à chaque génération démythologisait sainement l'institution. Quand on a des oncles ou des cousins, ou des frères ou des sœurs, consacrés à Dieu, on sait bien (parce qu'on connaît aussi leurs petits côtés !) que ce n'est pas parce que tu es curé ou bonne sœur que tu échappes à la commune humanité ! Et l'on considère les grandeurs d'établissement comme telles, et rien de plus. Il y avait donc le rite, rassurant et essentiel, et l'esprit critique, galvanisant.

Pourquoi commencer par là ?

Mon éditrice voulait que ce que j'ai à dire sur la vie à Jérusalem pût être entendu depuis sa source. D'où est-ce que je parle ? De cette alliance entre la foi et l'intelligence critique. On a urgemment besoin de la redécouvrir, non seulement dans le monde en général, mais aussi dans l'Église catholique aujourd'hui, où trop souvent on se réfugie dans des arguments d'autorité hiérarchique (les plus faibles qui soient), des logiques d'identité, ou derrière des influenceurs-gourous. J'adresse ce message aux (futurs) parents : le plus beau cadeau que vous puissiez faire à vos enfants c'est de prier ensemble d'abord, avec simplicité, et de susciter en eux la curiosité de poser toutes les questions, même les plus impertinentes !

Vous faites ensuite entrer le lecteur dans Jérusalem par les sons et les senteurs, racontés en prose poétique. Pourquoi cette description sensible avant de parler du *« désastre »* qui se déroule en Terre Sainte ?

Alors que tout le monde se tait sur Jérusalem, soit par horreur, soit par crainte de mettre de l'huile sur le feu, le défi était de trouver des mots qui soient plutôt de l'huile dans les engrenages, tout en disant les choses. Pour commencer l'ouvrage, l'approche par la beauté me semblait donc importante, car c'est une expérience partageable avec tout le monde, une expérience sensible. C'est très « thomiste », d'ailleurs : notre frère saint Thomas d'Aquin enseigne que rien ne vient à l'esprit humain qui ne passe d'abord par les sens.

Le même Thomas d'Aquin enseigne aussi qu'au fond, à échelle humaine, personne n'enseigne vraiment personne. Tout ce que nous pouvons faire c'est présenter des signes, dire des mots. Ce qui fait qu'ils ont un sens, c'est qu'ils résonnent dans le cœur de nos interlocuteurs habité par le « maître intérieur », cette étincelle de l'intelligence divine qui est donnée à chacun. C'est vraiment le centre de mon livre : la foi qui me reste est la conviction que le Christ est présent à toute personne humaine du simple fait qu'elle est dotée d'une conscience habitée par une parole. Croire que le Christ

225671 - CISION 9356398600508

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle. L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

est le Verbe divin en personne venu dans la chair, selon le dogme catholique, est très libérateur : cela invite à chercher la vérité en respectant intégralement la conscience d'autrui, car elle aussi participe de ce Verbe qui nous devance tous deux, qui est une personne divine et que par conséquent ni moi ni mon interlocuteur ne possédons, car personne ne possède personne, Dieu merci !

Après l'évocation poétique de Jérusalem, vous abordez le *« désastre physique et moral »* qui sévit en Terre sainte. Que peut-on en dire ?

Constatons d'abord les faits : une folie homicide semble s'être emparée des responsables des deux parties en présence. Thomas, un ami juif, chanteur d'opéra, dont la famille a beaucoup souffert par le passé en voyant la violence de la réaction israélienne à la violence déclenchée par le Hamas, n'avait plus de mots ; durant l'hiver 2023 il me disait : *« Tout cela est tellement à l'opposé de tout ce pour quoi je vis... »* Un autre ami, Emre, musulman soufi et avocat international à Istanbul, me disait récemment son effroi devant le degré d'inhumanité qu'on atteint... D'un côté, les gens du Hamas qui commettent des atrocités contre des Juifs et s'en vantent en direct sur les réseaux sociaux, en utilisant le nom de Dieu. De l'autre côté, une guerre déclenchée en citant Isaïe et qui semble devenue une véritable guerre de vengeance, au vu des dizaines de milliers de victimes collatérales, et un prétexte pour intensifier l'écrasement des non-Israéliens en Cisjordanie...

Un dimanche après-midi, dans l'émission de France Culture animée par Marc Weitzmann, on parlait du *« droit de la guerre »*. Pas du droit international ni du droit humanitaire, avait-il prévenu en préambule. Ça allait être sinistre, car il s'agirait des calculs possibles concernant les victimes. La proposition d'une intervenante m'a beaucoup marqué. Elle disait qu'il y avait une chose sur laquelle tous devraient tomber d'accord : *« L'enfant ne peut pas être intégré à de tels calculs. »* Par définition, l'enfant n'est pour rien dans la guerre. Or, ils sont morts par milliers à Gaza. Dès décembre 2023, j'ai été ébranlé quand j'ai parlé à un ami israélien d'une vieille dame et de sa fille qui étaient venues lui porter secours, tuées dans la cour de notre église de Gaza, où opéraient des snipers israéliens, et qu'il m'a répondu : *« But it's war ! »*

Dans votre livre, au fil des pages, la conversation se tourne *« de plus en plus vers les amis juifs »*, on sent une grande proximité avec l'âme juive...

Oui, nous autres chrétiens ne prenons pas facilement la mesure de la blessure, de l'insécurité ontologique de l'âme juive. Récemment Pierre, grand écrivain français juif, m'a fait l'amitié d'animer un après-midi au sujet de mon livre, dans le salon d'une amie très distinguée. Avec une vraie tristesse, il m'a rappelé à quel point ce que les Juifs ont vécu le 7 Octobre, puis la déferlante antisémite dans des pays qui étaient normalement des pays refuges, les déracine de nouveau. Le naufrage de la classe politique israélienne quant au fait d'avancer vers la paix avec les Palestiniens, l'échec de Tsahal à empêcher le massacre, et maintenant l'affreuse attente de la libération des otages, ont intensifié l'angoisse. Que l'on retrouve dans les mots de David Grossman : *« Tragiquement, Israël n'a pas réussi à guérir l'âme juive de sa blessure fondamentale, la sensation amère de ne pas se sentir chez soi dans le monde. »* En filigrane, dans ces mots que Pierre nous citait, on aperçoit le rapport de l'âme juive avec Dieu : une sorte de combat spirituel dont on ne sort pas indemne, comme celui de Jacob avec l'ange en Genèse, 32. Or comme chrétiens nous pouvons communier à cette « blessure fondamentale ». Par mon roman familial, je connais bien l'attachement à la terre, l'importance de la patrie. Mais la patrie véritable est au Ciel : le Dieu vivant ne fait d'aucune terre un absolu, il a le sens du relatif. Comme le dit Jésus dans l'Évangile de Jean, on ne l'adore exclusivement *« ni à Jérusalem, ni au mont Garizim »*, mais *« en esprit et en vérité »*...

Cette guerre qui fait rage en Terre sainte s'invite aussi ailleurs, notamment en France. Comment échapper à cette importation du conflit ?

Dans sociétés comme dans nos religions, il y a vraiment une critique à faire au nom de Dieu, non pas d'un « Dieu » que je posséderais, mais du Dieu connu comme inconnu, à la fois tout-puissant et « tout-faible », qui se propose aux consciences sans s'imposer. Je crois qu'il faut lutter contre la réduction des religions à des idéologies violentes, et donc cultiver la vertu de *religion*, au singulier, qui les transcende toutes. Il s'agit de retrouver le sens de Dieu. Dieu relativise tout ce qui n'est pas lui-même ou l'être humain créé à son image. Il nous invite raisonnablement à aimer et non pas à mépriser.

L'athéisme de nos sociétés les plonge dans des logiques purement séculières : tôt ou tard on finit avec la loi du plus fort. Mais reprenons conscience du fait qu'en réalité on a tous un « dieu » : c'est ce à quoi on sacrifie tout le reste, au quotidien. Plutôt que de s'adorer soi-même, ou son confort, ou seulement ses proches, ou je ne sais quelle identité idolâtrée (toutes choses qui finissent par nous mettre en conflit avec autrui), ne vaudrait-il pas mieux s'ouvrir au mystère de la création et reconnaître une Bonté toute-puissante à la source de toute réalité ? Faute d'être sensibles à une origine commune bienveillante, nous finissons par classer les choses en noir ou en blanc, profitables ou non, et les gens en bons ou méchants sans nuances : si jamais tu compatis avec toutes les victimes, alors tu n'as *« rien compris ! »*. Alors on de-

225671 - CISION 9356398600508

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle. L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

vient incapables de guérir du passé, de pardonner… Peut-être que, en reposant cette question dans le débat public : « *Au fond, c'est quoi votre dieu ? Qu'est-ce qui vous fait bouger ?* », on apporterait de la clarté.

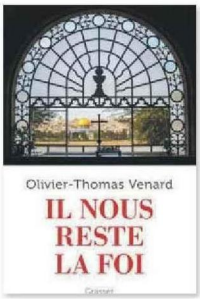
En contexte de guerre, quel sens donner à votre titre, *Il nous reste la foi* ?

Je parle bien sûr de la foi qui inclut la raison critique. Le même Dieu donne la raison à l'être humain et se révèle à travers l'Écriture sainte. C'est pourquoi, dans le drame de la Terre sainte, quiconque se prétend religieux a le devoir de questionner son rapport à l'Écriture sainte, et les relations à la terre, à l'homme, à Dieu qui en résultent.

Par exemple, est-il digne de la raison et digne de Dieu de penser qu'une succession de mots humains, une portion de texte biblique, soit purement et simplement « la Parole de Dieu » ? Ni le judaïsme traditionnel ni l'Église catholique n'ont jamais dit cela ! Les textes sont divers, et relatifs aux circonstances historiques de leur élaboration : ce sont les supports d'une Parole qui les dépasse. Pour la découvrir, il faut les interpréter, et donc faire usage de la raison à l'intérieur même de la tradition. La lecture messianique guerrière des épopées bibliques que promeuvent le fondamentalisme chrétien et le sionisme religieux est aussi sotte que le fondamentalisme islamique. Pour l'amour de Dieu et des hommes, il faut oser en parler, c'est le défi de mon livre.

Devons-nous donc toujours espérer ?

L'espérance est un fait, elle est toujours déjà là ! Dans le beau recueil sur Michel Houellebecq et Dieu publié en 2022 par une collègue universitaire, j'ai proposé la catégorie de « *pulsion théologale* » en découvrant, sous la plume de l'auteur désabusé des *Particules élémentaires*, presque un dépit de constater qu'il y avait encore de l'espérance qui se glissait dans ses mots. Sa poésie, trop peu connue, témoigne de l'irréductibilité de cette pression du divin dans nos existences. Tant que nous vivons, le désir de faire confiance, d'espérer et d'aimer ne cesse de nous tarauder : à Pâques 2025, oserons-nous y déceler… le bon Dieu ? ■



■ **IL NOUS RESTE LA FOI D'Olivier-Thomas Venard, Grasset, 2025, 20,90 €, 234 p.**

> La lecture messianique guerrière des épopées bibliques que promeuvent le fondamentalisme chrétien et le sionisme religieux est aussi sotte que le fondamentalisme islamique

OLIVIER-THOMAS VENARD

Dans « Il nous reste la foi », le frère dominicain à Jérusalem débroussaille la voie d'une authentique recherche de Dieu au milieu du désastre physique et moral qui désole la Terre sainte. Une quête que Pâques nous invite à renouveler.

DESSIN CLAIREFOND

225671 - CISION 9356398600508

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle. L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.